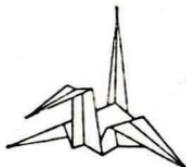


POETES CONTEMPORAINS

GABRIEL COUSIN

L'ORDINAIRE
AMOUR II

préface de Georges Mounin



EDITIONS SAINT-GERMAIN-DES-PRES

L'ORDINAIRE AMOUR II

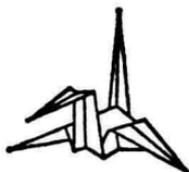
*Ouvrage publié avec le Concours
du Centre National des Lettres.*

POETES CONTEMPORAINS

GABRIEL COUSIN

L'ORDINAIRE
AMOUR II

préface de Georges Mounin



ÉDITIONS SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
110, rue du Cherche-Midi - 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© éditions saint-germain-des-prés - 1982

à Hélène

à Georges Mounin

Ces deux-là qui vont ensemble

Dante

PREFACE

par Georges MOUNIN

Les poèmes de l'Ordinaire amour ont été écrits il y a vingt-cinq ans et publiés il y a vingt-trois ans. Durant ce quart de siècle, non seulement ils n'ont pas vieilli, mais ils ont tenu : qu'on aille relire, dans les hebdomadaires et dans les revues de 1958, ou chercher dans sa propre mémoire, les titres qu'on prônait alors ; qu'on cherche ce qu'ils sont devenus. Réellement, qu'on fasse l'expérience, que je ne veux pas faire ici pour n'être pas cruel.

Je dis que ces poèmes ont tenu parce qu'on les réédite, ce qui est un indice. Mais on ne les rééditerait sans doute pas s'ils n'avaient pas connu, durant ce quart de siècle, ce qui constitue la vraie preuve de la poésie : la circulation souterraine de lecteur à lecteur — et l'épreuve de la mémoire. Tous ceux qui ont lu l'Ordinaire amour s'en souviennent ; le livre est sur leurs rayons, ils le relisent, ils le fréquentent, ils en parlent, parce qu'il leur parle encore, ou plutôt parce qu'il leur parle toujours.

Je crois que ces poèmes surprendront autant qu'il y a vingt-cinq ans ceux qui les découvriront aujourd'hui. En effet, ils sont toujours aussi neufs. Ils étaient alors en avance, et je pense qu'ils le sont encore : non pas sur les lecteurs qui les ont reconnus sur-le-champ, qui s'y sont reconnus dans leur vécu le plus intime et le plus inexprimé — mais en avance sur beaucoup de poètes, et de critiques, qui comme tout le monde retardent presque

toujours d'une révolution, d'une guerre, ou simplement d'une mode.

En 1958, parler non pas de l'amour mais du couple dans l'amour, faire que chacun des deux êtres d'un couple soit aussi présent que l'autre (et pas seulement par des descriptions célébratives), c'était le contraire de la mode. Aujourd'hui, malgré la place considérable, mais non excessive, que les problèmes du couple tiennent aux yeux des psychologues, des sociologues, des conseillers de toute sorte, dans les publications et les institutions de toute sorte, c'est encore le contraire de la mode poétique. Dans les poèmes d'amour d'aujourd'hui, comme depuis toujours, il n'y a jamais, ou presque jamais, deux partenaires égaux, mais un partenaire actif, celui qui écrit, qui se décrit, qui s'exprime, qui prend le monde à témoin de tout ce qu'il ressent ; puis un partenaire passif, sur un socle aussi élevé qu'on voudra, mais statufié. Un émetteur et un récepteur (dans le meilleur des cas). La plupart des poèmes d'amour restent des monologues. Ce qui me frappait et me frappe encore aujourd'hui dans l'Ordinaire amour, c'est la double participation, l'intrusion de la double vie vécue, des émotions authentiques de la vraie vie à deux, et pas seulement la mise en forme poétique des seules émotions décrétées depuis si longtemps comme étant les seules qui soient esthétiquement avouables. La force des poèmes de l'Ordinaire amour, c'est d'abord l'irruption de ces sujets archi-tabous en poésie : la Conception (volontaire), la Naissance, l'Accouchement sans douleur ; et ce poème aussi haut que les autres, qui déjà volaient très haut : la Mésentente. La grandeur de ces sujets, ce n'est même pas leur

hardiesse (seulement), et leur actualité, qui pourraient être restées prosaïques. Non, c'est d'avoir su, et d'avoir pu, en saisir le poème, c'est-à-dire l'émotion, et toujours l'émotion qu'on vit à deux. Tenter d'en dire plus sur la richesse et la vérité des émotions du nouveau couple (qui a dû être le couple de toujours, si statistiquement rare), serait inutile. Il suffit d'aller faire l'expérience soi-même, d'aller se regarder dans le miroir de ces poèmes. L'amateur de poèmes ne peut faire plus que d'adresser le lecteur à l'œuvre elle-même. On ne persuade pas par raison démonstrative, mais par contagion.

S'il fallait donner une preuve complémentaire de ce fait, que l'Ordinaire amour est le poème du couple, il suffirait de souligner la place (et poétique toujours) qu'y tiennent les enfants du couple. Pas moins de neuf poèmes qui leur sont, non pas dédiés, mais consacrés. Depuis longtemps, depuis Victor Hugo sans doute — et qui sait ? peut-être à cause de lui — les poètes, littéralement, n'osaient plus avouer, dans leurs poèmes, leurs propres enfants, ni les émotions qui leur venaient de leurs propres enfants. Lisez les Enfants, chez Gabriel Cousin, poème inégalé dans toute la poésie française du XX^e siècle, ou Catherine, ou Corinne.

C'est parce que l'Ordinaire amour est la poésie réelle d'un couple réel que s'y trouve réintroduit un thème au moins aussi tabou que celui des enfants du couple, et de nouveau depuis Hugo sans doute : le thème du deuil, si rarement touché dans notre grande poésie, même depuis que notre société a découvert que la considération de la mort est peut-être le plus refoulé de nos refoulés — plus refoulé que l'érotisme lui-même (et de-

puis aussi qu'on dû inventer, pour réaccoutumer l'homme à pouvoir regarder la mort, la sienne et celle de ses proches plus encore, une science : la thanatologie). Avant 1958, parce que les vrais poètes ont des antennes d'une finesse incouïe, Gabriel Cousin avait pu et su écrire, sobrement, sur la présence de l'Ange irrespirable, les dernières lignes poignantes d'Après la mort et Ne vieillis pas, petit garçon.

Enfin, dans l'Ordinaire amour, il y a ce que je refuse d'appeler l'érotisme, mot de caractère intellectuel et médical, mot cérébral, mot froid : il y a la joie physique, la joie de la jonction physique, non pas la description anatomo-physiologique du plaisir, mais l'émotion du plaisir, et l'émotion de la communion du plaisir. Là aussi, que de choses à dire ! Certes, le XX^e siècle a conquis en ce domaine le droit de tout dire de ce moment sacré, mais on lit là-dessus plus de défoulement que de vraie poésie. Le refoulé se défoule à coup de vulgarités, de grossièretés, de vocabulaire de dictionnaire de médecine. Les utérus et les vagins, les clitoris et les pénis pululent, le sperme et la pauvre salive courent les rues — très exactement comme dans les films qui se croient hardis revient sempiternellement l'inévitable partie de catch soi-disant amoureuse. Il faut inlassablement avertir que le mot sexe, et le mot sexuel, et le mot spasme, et le mot orgasme ne sont pas des passeports poétiques. Gabriel Cousin ne patauge pas dans ce petit tas de cache-misères, il approche ce thème presque inabordable avec beaucoup de respect de soi-même et de l'autre (oui, avec respect), avec beaucoup de santé aussi. Car il faut dire qu'en lisant tout ce qui s'écrit ces temps-ci de prétendu-

ment érotique, on a souvent l'impression que ce sont les malades de l'érotisme qui prennent la parole (Freud aurait dit que c'est naturel, mais la poésie est ailleurs). Il faut lire ou relire La première fois, Se coucher côte à côte, L'illusoire paradis, ou Souviens-toi. Tout n'a pas cette teneur sans doute : Le désir est trop cherché, par exemple. Mais Gabriel Cousin, ici aussi, peut écrire ce vers énorme : « J'entrepris la propreté de mon cœur ». Il peut souscrire à cet aphorisme si haut de René Char, qui le disait de la poésie, c'est-à-dire de la vie, et la joie du dieu des corps en fait partie : « Le bon chirurgien ne laisse pas les champs sanglants ». Oui, on peut tout dire, mais pas n'importe comment : le prenez-tout dans le lâchez-tout n'est pas une poésie.

Certes, je ne dis pas qu'il est seul aujourd'hui dans ces avenues peu fréquentées. Je pourrais nommer à côté de lui une demi-douzaine d'autres poètes. Je ne dis pas non plus qu'il voyage toujours à cette altitude, mais il l'atteint quand il est au meilleur de lui-même. Je ne dis pas qu'il ne court aucun risque : il y a des trous d'air quand on cherche à monter si haut.

De plus, formellement, il ne doit rien à personne. Il ne pastiche personne. Il a certainement des dettes vis-à-vis de quelques grands initiateurs, invisibles dans son texte. Mais il ne copie pas à perpétuité des modèles prestigieux. Lui-même, et c'est un trait peu courant, n'est pas copiable.

G. M.

L'ORDINAIRE AMOUR

1^{re} Partie

1958 (1)

(1) Editions Gallimard, 1958

HÉLÈNE

Toi, très bonne et très chère, très pure et très fière, jetée pavoisée du retour après le temps du large, économe à l'heure de la pluie, tu accueilles et recueilles.

O toi, très douce et très modeste, très inquiète et très gaie, meurtrie au combat des jours, heureuse d'un petit feu, tu pares le seuil et tes mains font signe.

Toi, la très sage et féconde, je saurai toujours tes yeux transparents d'une eau jeune.

Ton amour luisant et lisse m'a donné ces enfants qui, les jours d'épreuves, par le bombé de leurs fronts, pétillent en moi comme du vin.

Mon amour est ton fardeau. Ta présence est mon souvenir. Ton existence est ma foulée. Je cours et tu portes. Et nous rêvons.

O ma compagne, que tu sois heureuse. Au-delà de mes erreurs et de mes défaillances, mes mains s'unissent à tes mains et nos souffles s'échangent.

ELLE VIENDRA

Chaque vent rafraîchi par les coins du sourire, chaque fruit cueilli au creux des paumes, chaque tristesse subie plantant sa douceur annonçaient que nous étions en marche l'un et l'autre, l'un vers l'autre.

Il ne restait plus qu'une vaste patience à épuiser, qu'une instinctive veille à gouverner, pour que nulle chair ne passe, pour que nulle âme ne parle, pour que nulle bonté ne soit isolée.

Personne ne sait jamais comment les choses arrivent.

C'est quelquefois une poignée de porte, un escalier, la lueur d'une auto, une voix, le reflet d'un livre qui fait lever la tête. Une manière de poser sa vie sur celle des autres, une grâce imprévue pour certains travaux, une aptitude à donner et garder qui font une joie.

Elle viendra dans le silence, droite comme mon attente, et nous lierons nos yeux dans la vie recommencée.